

SEANCE DU 21 AVRIL 2015
Restitution de l'intervention de : Fabienne Dourson

Par l'équipe d'auditeurs : Barbara, Joëlle, Michèle, Roland, André et Gilles

TITRE : Économie et démocratie, le cas Hirschman

Deuxième partie

Bonsoir, je vais faire un bref résumé, extrêmement bref, de ce que j'ai essayé de montrer la semaine dernière. Il faut constater que le titre a un peu changé par rapport à la première partie, juste pour mettre en évidence, de façon un peu générale, le lien entre l'économie qui est le premier titre et la démocratie.

Je ne vais pas refaire tout ce que j'ai dit, je désire vous montrer les enjeux qu'il y a derrière les mots. En particulier lorsqu'il s'agit de circonscrire le champ économique, et ceci est vrai depuis la création de l'économie en tant que champ autonome. Certains d'entre vous ont peut-être eu la curiosité d'aller voir les liens que j'avais suggérés pour compléter les débats extrêmement actuels qu'il y a entre l'économie orthodoxe et l'économie hétérodoxe. Les noms d'oiseaux, pratiquement, volent et je pense que c'est assez édifiant et peut être ce le sera encore davantage sur ces aspects. Donc c'est une première chose.

L'autre chose que j'ai essayé de montrer, c'est que dans le système capitaliste, la démocratie ne va pas de soi ; en même temps, elle est très souvent présentée comme cela. Alors après je le dis de manière extrêmement rapide, j'ai surtout focalisé, mais pas seulement, sur l'installation du capitalisme et ce que j'ai essayé de montrer, c'est comment en quelque sorte, il y a une institutionnalisation de liens entre les pouvoirs économique et politique. Il faut avoir un certain pouvoir économique pour pouvoir voter, par exemple, des lois qui s'appliquaient et qui avaient tendance à renforcer ce pouvoir économique. Puis je termine et je vais revenir à mon propos en essayant de voir plus précisément les articulations que l'on pouvait voir, y compris chez les économistes, qui s'intéresseraient justement aux liens que l'on pourrait faire entre économie, démocratie et politique. J'avais terminé en disant qu'il est donc plus probable de trouver ce genre d'économistes parmi les hétérodoxes. J'en ai choisi un, ce n'est pas Polanyi, comme je l'ai dit aux auditeurs qui étaient là, quoiqu'il n'est jamais très loin chez moi. C'est un autre économiste : Albert Hirschman.

2 – Le cas Hirschman

Donc je vous propose aujourd'hui de nous intéresser au cas Hirschman. Je pense que vous allez vous rendre compte que c'est effectivement un cas. Voilà comment j'ai structuré le cours : dans une première partie, nous allons passer un peu de temps sur les éléments biographiques. Albert Hirschman est un personnage qui serait digne d'un roman, c'est aussi, on le verra, car la question de la biographie est une question importante chez Hirschman. Ce sera notre premier plan, puis on essaiera de focaliser sur son œuvre. Pour terminer j'ai demandé la contribution de Laïla pour faire une petite lecture à la fin ; cela change un peu la voix parce qu'à la fin, il y a des choses un peu longues à lire.

2.1 Éléments biographiques : une trajectoire singulière

2.1.1. Une vie hors du commun

J'en viens donc à mes éléments biographiques. Alors, si je dis Albert O Hirschman (comme on dit à l'anglo-saxonne), né en 1915, décédé en décembre 2012, économiste aux États Unis, mort à 97 ans, cela ne dit pas grand-chose, si ce n'est que l'on vit vieux dans cette profession, je me demande si c'est une généralité.... Hormis cela, c'est un parcours extrêmement classique. En fait, pas vraiment, et je vais essayer de vous le montrer : véritablement quand on considère les éléments biographiques, il y a beaucoup de choses à dire. Si je résume cette première ébauche de portrait, avoir 18 ans à Berlin en 1933, être juif, Allemand, social-démocrate, affronter les nazis, tout cela annonce une trajectoire tragique, hors du commun. D'abord en Europe et ensuite, ce sera le parcours politique d'une certaine façon, le monde politique n'a jamais quitté Hirschman, et également un parcours économique aussi.

J'insiste tout de suite sur le fait qu'Albert Hirschman, je l'ai déjà dit, insiste beaucoup sur le fait que ses découvertes théoriques ont à voir avec des éléments de sa propre vie. J'aime autant vous dire que, généralement, les économistes ne disent pas ce genre de chose. On va justement rentrer dans le détail de cette vie extraordinaire. Je vous montre une photo de lui, assez jeune.



Donc en fait, il est né en 1915 et il s'appelle Otto Albert Hirschmann. Il va changer l'orthographe de son nom, il enlève un "n" et il va changer l'ordre de ses prénoms, car effectivement Albert cela doit être plus passe partout, j'imagine, aux États-Unis. Donc il change son nom et son prénom en 1942 quand il arrive aux USA.

A 16 ans il s'engage dans les rangs des jeunes socialistes et il participe aux premiers faits de résistance contre les nazis. En avril 1933, le lendemain de l'enterrement de son père, il quitte l'Allemagne pour Paris où il cherche à poursuivre ses études d'économie. On ne comprend pas très bien pourquoi, il a été pris à HEC, il y passe 2 ans. Et donc il dit que, c'est tout à fait intéressant : « *le pouvoir réactionnaire le dégoûte* ». Après 2 ans il s'en va, il part à Londres. Là il

intègre la *London Economics School* où il va avoir comme professeur Hayek. Ce qui est plus intéressant peut être, c'est qu'il se retrouve là avec un certain nombre de jeunes gens qui sont plus ou moins dans son cas, des étrangers qui sont à ce moment-là à Londres. Ils attendent tous avec impatience la sortie de l'ouvrage de John Maynard Keynes. Donc voilà un petit peu le début du parcours.

Sur ce, éclate la guerre civile Espagnole, il s'engage en Espagne. Il ne reste pas extrêmement longtemps car dans cette armée républicaine, il est à Barcelone, il y a des dissensions au sein de cette armée. Il quitte l'Espagne pour l'Italie. Il sera à Trieste où habite sa sœur, il y poursuit son cursus d'économie ; en 1938 il soutient une thèse sur la politique monétaire Française des années 1920 et 1930. Ensuite il s'engage auprès de son beau-frère, l'époux d'Ursula, qui est un philosophe socialiste Italien, Eugenio Colorni, dans la résistance anti fasciste. Donc voilà, il a une activité politique. Puis les lois anti sémites en Italie font qu'il quitte l'Italie pour revenir en France. À Paris, il travaille à l'IRES et continue à travailler en économie. La guerre éclate, il s'engage dans un régiment de soldats étrangers Italien Allemand. La guerre ne va pas durer très longtemps et il se retrouve en France après la défaite. Il rentre alors dans la clandestinité cela devient difficile pour lui. Provisoirement, il change de nom, il va s'appeler Albert Hermant, et il rejoint Marseille. Pourquoi ? Parce qu'il va préparer la venue de Varian Fry. Vous connaissez certainement Varian Fry qui a collecté des fonds avec le soutien des autorités États-uniennes, pour essayer d'exfiltrer des intellectuels pourchassés par les Allemands. Varian Fry a essayé d'étendre son aide à d'autres personnes. Et comme vous le savez sans doute, par ce réseau, plus de 2000 personnes ont pu passer aux États-Unis comme André Breton, Max Ernst, Hannah Arendt, Victor Serge, Marcel Duchamp, Chagall etc... Hirschman parle parfaitement bien le Français, il se fond dans la masse, mais cela commence à être difficile pour lui : il est sur le point d'être arrêté par les Allemands, donc il traverse les Pyrénées et par Lisbonne rejoint New York. Il va donc aux États-Unis en décembre 1940.

Là il commence à rédiger un premier ouvrage économique, et puis arrive le bombardement de Pearl Harbor. Il s'engage donc comme militaire, il est envoyé en Algérie. Il arrive avec les armées alliées par le sud, et il va jouer le rôle d'interprète à Rome, quand il y aura les premiers procès de criminels de guerre allemands, par exemple Anton Dostler. Il va jouer le rôle d'interprète parce, vous l'avez compris, non seulement il parle allemand, mais français, anglais, italien, espagnol, c'est vraiment un polyglotte. Ceci n'est pas indifférent non plus pour la suite des choses.

Après la guerre il retourne aux États-Unis, pas très longtemps, il revient avec le plan Marshall. Il dit, cela mériterait d'être vérifié, que pour lui, les idées de Keynes finalement ont véritablement essaimé par ce biais, parce que les économistes qui sont venus des États-Unis avec le plan Marshall, souvent étaient des économistes qui avaient un peu ce genre de parcours. Ils étaient passés par la Grande Bretagne, l'école de Keynes, et que du coup, ce sont eux qui ont diffusé finalement beaucoup les idées Keynésiennes en Europe.

Ensuite, quoi qu'il en soit, sa vie commence à être presque banale : en 1952 il part pour Bogotà où il devient expert financier, notez c'est important, expert financier. Puis il revient aux États-Unis où il a une carrière universitaire tout à fait classique : il enseigne à Yale, Harvard, grand parcours en somme. Je voudrais quand même souligner qu'en fait, ses premiers travaux portent sur l'économie du développement. Donc une des branches de l'économie qui, à cette époque-là, a un peu le vent en poupe. Et je me demande ce que c'était qu'être hétérodoxe à cette époque-là parce que très vite, il va l'être dans cette économie du développement, et cela ne l'empêche pas de faire une belle carrière universitaire aux États-Unis. Je ne suis pas sûre qu'aujourd'hui ce serait exactement la même chose, parce que les débats qu'il peut y avoir en France, existent bien sûr dans d'autres pays.

2 1 2 Un intellectuel auto-subversif

Donc voilà l'aspect biographique à proprement parler ; je voudrais maintenant le présenter plus particulièrement. Je ne sais pas si vous vous souvenez, mais mon deuxième point de cette présentation un peu générale, en rapport avec sa biographie, c'était un intellectuel auto subversif. Je commence par la fin, pourquoi "*auto-subversif*" ? Parce qu'il entend subvertir ses propres idées, ses propres thèses, comme une méthode finalement de progresser, de satisfaire sa propension à miner, voire à contredire les propositions qu'il a faites. Nous reviendrons sur cet aspect-là un peu plus tard. La deuxième chose "*intellectuelle*".

Je vous lis un texte de quelqu'un (qu'un certain nombre d'entre vous connaissent) : « *Albert Hirschman est un des grands intellectuels de notre temps, ses écrits ont transformé notre compréhension de l'économie, des institutions sociales, du comportement humain, ainsi que de la nature et des implications de nos identités, de nos politiques et de nos engagements* ». Celui qui écrit cela c'est Amartya Sen.

Donc Hirschman, un intellectuel auto-subversif, mais quand même il faut que je justifie le fait que je l'ai choisi. Je vais ici m'appuyer sur Annie Cot, qui a écrit un article tout à fait intéressant qui permet, à mon avis, justement, de traiter en aussi peu de temps du cas Hirschman d'une certaine façon. Alors, que nous dit-elle ?

« Hirschman, historien de la pensée, érudit et inventif, auquel on doit le décloisonnement entre théories économiques et doctrines politiques (là je suis en plein dans le sujet, personne ne peut me le contester, je pense), la révision des grands héritages du XIX^{ème} siècle (Marx, Weber), l'ouverture du corpus à la sociologie, à l'anthropologie, le rôle assigné à la biographie et à l'auto biographie. L'intérêt porté à la rhétorique, dans la construction des argumentaires analytiques, sans oublier le regard précis et lucide porté sur les conséquences analytiques sur cette nouvelle fonction professionnelle qui se développe tout au long de la seconde moitié du XX^{ème} siècle : l'expertise économique, dont il fut à la fois l'un des premiers représentants et l'un des premiers à nous proposer l'analyse critique ».

On voit qu'elle a envie que sa biographie joue un rôle, et on voit cet aspect auto subversif. Je vais essayer maintenant de rentrer un peu plus dans l'économique. Dans ma deuxième partie je vais faire l'analyse d'une œuvre d'un économiste hors normes. Je voudrais d'abord vous montrer l'approche originale qui est la sienne, et ensuite, c'est grâce à Annie Cot que cela m'est apparu aussi clairement, l'aspect qui va être extrêmement important dans mon propos d'aujourd'hui, le lien entre parole et démocratie. Voilà ce que je me propose d'essayer de vous montrer maintenant.

2 1 3 Dont les travaux intéressent notre sujet....

Peut-on attribuer une filiation à Hirschman ?, c'est toujours ce que l'on essaie de faire. Moi j'aurais tendance à dire que s'il fallait choisir un économiste, je choisirais assez volontiers John Stuart Mill (notre John Stuart Mill). Pour une raison extrêmement simple, c'est que Hirschman se réclame de l'économie politique en tant que science morale. Je peux vous dire que cela n'est pas le truc le plus répandu chez les économistes orthodoxes.

Quand on regarde le courant dominant des économistes, justement, les économistes qui veulent faire de la science économique, en fait, pour eux, ils se sont émancipés de la morale. Autrement dit, remettre de la morale dans les questions économiques, c'est régresser quelque part. Par ailleurs ils soulignent la nécessaire pluridisciplinarité, c'est quelque part quelque chose

qui ne plaît pas trop aux courants dominants. Et puis ils pointent aussi le statut de l'économie, et ceci va encore moins leur plaire, le simplisme de l'orthodoxie économique. Bref Hirschman, si vous ne l'avez pas encore compris, est vraiment un hétérodoxe qui, non seulement, va critiquer le courant économique dominant, néoclassique, mais essayer de mettre en confluence, l'économie, la sociologie, l'histoire, la linguistique. Et ce qui m'a beaucoup intéressée, c'est qu'il va s'occuper des fonctionnements sociaux, des comportements des acteurs, de la place justement de la morale. Bref tout ce que les économistes ignorent d'une manière ou d'une autre. Je vais céder la parole, maintenant, autant que faire se peut, à Hirschman et vous pourrez vous rendre compte de son positionnement.

« L'ennemi principal c'est l'orthodoxie, répéter toujours la même recette, la même thérapie, pour résoudre toutes sortes de maux. Ne pas admettre la complexité, vouloir à tout prix la réduire, alors qu'en réalité les choses sont toujours complexes ». Donc là on voit qu'il vise à se mettre les orthodoxes en opposition frontale. Évidemment avec de telles charges, on ne s'attend pas vraiment à ce qu'il soit forcément toujours apprécié de ses collègues. D'autant qu'il rajoute dans un entretien : *« Je suis tout le contraire d'un néolibéral, mais malgré le respect que j'ai pour le marché, je ne crois pas que celui-ci soit une panacée, j'estime que l'état a un certain rôle à jouer, cela dit de mon expérience de l'Allemagne nazie, de l'Italie fasciste, j'ai conservé une horreur de l'état tout puissant ».* Encore donc voilà finalement la biographie.

2 2 Œuvre d'un économiste hors norme

2 2 1 Approche originale où le politique a une place. et aussi le processus de doute ou d'auto-subversion

Je continue : si l'on regarde d'un peu plus près, je vous ai promis une approche originale. Là encore je vais me servir du cas Hirschman pour essayer de vous le montrer. *« Ce qu'il faudrait c'est que les économistes incorporent à leurs analyses quand c'est indiqué, des émotions, des traits fondamentaux tels que le désir de pouvoir et de sacrifice, la peur de s'ennuyer, le plaisir de l'engagement et que l'on attend plus, la recherche de sens et de solidarité etc... »* Vous l'avez bien compris, on n'est pas du tout dans le rôle des orthodoxes, réellement pas du tout. Donc là finalement mon sujet, c'est vraiment la question politique évidemment. Et je pense que dans cette approche originale, il y a une place, effectivement, pour le politique.

Pourquoi dis-je cela ? Et j'en viendrai ensuite à la façon d'approcher les choses avec Annie Cot. Première chose déjà, on va s'intéresser à l'histoire de la pensée. Comment va-t-il le faire ? Il va s'appuyer sur un corpus large, notamment en prenant d'ailleurs des textes souvent négligés, et il va utiliser ce qu'on appelle une méthodologie *bottom up* (du bas vers le haut). En fait, ce qui va surtout l'intéresser dans ce cas précis, en premier lieu, c'est qu'il va s'intéresser à la circulation des idées économiques, finalement c'est cela qu'il va essayer de voir. Il va essayer de développer une réduction critique sur les hypothèses fondatrices de la discipline. On reviendra un peu dans le détail. Et comment va-t-il le faire ? Là encore la biographie va jouer un rôle. Il va le faire en s'appuyant sur ce qu'Annie Cot appelle les affinités, en fait sur les sujets qu'il aime et l'intéressent particulièrement. Dans ces sujets on va trouver le rôle de la biographie, la rhétorique, et puis une chose, ça peut paraître assez étrange, *Physics envy*. Je ne sais pas si Jean-Robert connaît ce terme, moi je ne le connaissais pas, je l'ai traduit en quelque sorte comme l'envie de mathématisation, comme une science. Lui, l'exprime de la façon suivante : *« l'irrépressible besoin de décrire le monde économique et social par un système d'équations sobre et transparent ».* Donc je vous l'ai déjà dit ici, je crois, depuis que l'économie s'est constituée en tant que discipline, elle a cherché à faire science et le modèle de science c'est la physique. J'aime autant vous dire qu'on n'y est jamais parvenu, qu'on n'y arrivera jamais de toute façon.

Pour situer un peu les choses, je vais vous donner des titres d'ouvrages qui sont assez parlant en soi, par exemple en 1984 il écrit : *l'économie comme science morale et politique*, en 86 *vers une économie politique élargie*, en 97 *la morale secrète de l'économiste*, on voit bien où cela se situe. Je voudrais à ce stade-là, revenir sur l'histoire du processus d'auto subversion. Hirschman écrit « *c'est une forme aigüe de l'esprit d'escalier* ». Un peu plus sérieusement il en donne une explication : « *Je crois que je cherche à concilier le désir de théorisation (donc son goût de la théorie d'un côté) et la gêne que m'inspire la théorisation poussée à l'extrême, c'est la raison pour laquelle, en général, dans la première partie de mes écrits j'introduis un schéma, que je m'emploie à critiquer, à en sortir les limites dans la seconde partie* ». C'est donc vraiment une façon de procéder d'Albert Hirschman, qu'on voit bien au-delà des différences dans les ouvrages qui ont été réédités.

2 2 2 Projet intellectuel.

Voilà pour situer un peu les choses. On en vient à ce projet intellectuel dont le thème est développé par Annie Cot, (et je vais encore une fois me servir de sa citation, parce que, pour le coup, elle résume extrêmement bien les choses et m'a finalement encore davantage confortée dans mon choix) : « *Elle consiste à dépasser les frontières de la théorie économique pour l'éclairer en retour à partir de ses inextricables relations avec le politique, et pour cela à mobiliser l'histoire des théories économiques et à s'intéresser à la genèse des représentations, des comportements et au contenu moral des argumentaires En un mot à revenir toujours à la question de ses justifications politiques des sociétés de marché. Il s'en est servi de sous-titre au travail fondateur exposé dans "les passions et les intérêts". C'est bien là la question centrale à laquelle Albert Hirschman revient dans tous ses travaux d'histoire des idées, comment l'esprit du capitalisme s'est-il constitué. Réintroduire l'histoire de la discipline et l'histoire des relations conflictuelles qu'on entretient depuis trois siècles avec la place de la vie politique* ». Je pense qu'on peut difficilement le dire mieux qu'Annie Cot, et donc je me suis permis de lui emprunter cela.

On va arriver vers la partie que je voudrais voir un peu plus en détail. Annie Cot cite quatre ouvrages qui vont montrer la cohérence de ce projet intellectuel. Sur certains ouvrages je vais passer très vite parce que j'y reviendrai après ; pour d'autres, je m'y attarderai un peu pour vous en donner rapidement le contenu. Le traitement inégal se justifie pour cette raison. Le premier ouvrage de la série de quatre qu'elle propose c'est 1970 : *Exit, voice and loyalty*, incomplètement traduit par *Défection et prise de parole* en 1995, ce qui fait que dans la dernière édition on a laissé le titre en Anglais et on a rajouté le titre un peu incomplet en Français. Au passage, je voudrais juste signaler qu'écrit en 1970, il n'est traduit en Français qu'en 1995, un certain temps donc. Vous verrez qu'à mesure qu'on avance dans le temps, il est traduit en beaucoup moins de temps, quand on a une certaine notoriété ça aide, et en plus ce sont des textes intéressants.

Je ne vais pas insister beaucoup là-dessus, mais le titre en soi, évoque trois modalités de comportement, démissions et prise de la parole et quelque chose qu'on pourrait traduire par loyauté ou fidélité (on y reviendra, donc je le laisse de côté). En fait ma dernière partie sera de focaliser sur ce premier ouvrage qui finalement initie l'ensemble du projet que souligne Annie Cot.

En 1977, traduction en 1997, un peu moins de temps, *les passions et les intérêts*. Quand c'est possible, je vous donne le titre en français, dans le premier cas j'ai fait exception parce que la traduction était incomplète. De quoi s'agit-il? Il y a un sous-titre très intéressant : *Justification politique du capitalisme avant son apogée*. Plus précisément, qu'essaie de faire Hirschman ? Ici il essaie de voir les conséquences politiques de la croissance économique. Et il essaie de croiser une histoire des comportements individuels et collectifs depuis le XVII^{ème} siècle, dans deux domaines, la philosophie politique et l'économie politique.

Ce que montre Albert Hirschman, il dit lui-même de ce sujet du livre, c'est l'objet fascinant de la transposition et de la diffusion des idées économiques qui deviennent des instruments de pouvoir économique. Dans cet ouvrage, il tente de répondre à un certain nombre de questions. Je le redis, je vais m'arrêter là parce qu'éventuellement cela donnera peut-être envie de le lire. La première question est : comment l'esprit du capitalisme s'est-il constitué ? Je le rappelle on l'a vu tout à l'heure, il reprend les travaux de Max Weber, notamment. Ensuite comment les sociétés modernes sont-elles passées de la passion à la raison, puis de la raison aux intérêts ? Comment, surtout, les activités lucratives, jusque-là, juste tolérées par la morale, se sont-elles transformées en des enjeux ? Voilà pour le deuxième ouvrage de cette série.

Troisième ouvrage, 1982, traduit dès 1983, *Bonheur privé et action publique*. De quoi est-il question dans cet ouvrage ? C'est une tentative de théorisation entre deux cycles. Je vous donne les deux cycles : L'engagement et le désengagement politique, avec la notion de déception. Et l'autre : la consommation de masse et l'abandonnement des gouvernements autoritaires. Donc voilà ce qu'il essaie d'analyser dans cet ouvrage-là.

On arrive, enfin, en 1991 à *deux siècles de rhétorique réactionnaire*. On a vu que la rhétorique l'intéressait, avec un titre comme celui-là, on voit bien que la rhétorique sera au centre de sa réflexion. Il s'agit là de l'étude des discours qui jalonnent l'histoire des idées économiques et politiques de réfutation du progrès. Nous allons en reparler juste après, vous allez comprendre pourquoi ; je ne vous en dis pas plus pour l'instant. Quoiqu'il en soit, ce qui ressort de ce projet intellectuel, c'est finalement deux notions que j'essaie d'élargir.

Quelles sont ces deux notions ? La première c'est la notion de bien être, ce n'est pas celle à laquelle on va s'intéresser aujourd'hui. La deuxième c'est la notion de rationalité, je précise tout de suite, rationalité telle que la voient les micro-économistes. Pas la rationalité telle que l'on peut le dire éventuellement en philosophie, ou même dans le langage courant. Autrement dit, quand il plaide pour une rationalité élargie, il veut l'étendre à une large place, on l'a vu tout à l'heure, de sentiments, moraux autant que citoyens. Parmi les éléments qu'il souhaiterait mettre dans sa réflexion, il y a l'engagement, le refus, l'altruisme, le sentiment d'appartenir à une communauté, la contestation, la négociation, la fierté, la déception.

Donc je ne sais pas si vous l'avez suffisamment perçu dans ce que j'ai présenté, c'est vraiment remarquable, que, finalement, ces thématiques soient là depuis 1970 dans tous ses ouvrages. Et de toute façon tous ses nouveaux ouvrages sont d'une manière auto subversive des précédents, parce que c'est reprendre finalement le même type de réflexion avec d'autres mots pour essayer de compléter.

Là on s'approche de ce que je voulais voir d'une façon plus détaillée. A savoir le dernier point de cette deuxième partie, je l'ai intitulé "parole et démocratie". En effet, il me semble que c'est vraiment quelque chose, en tous les cas quand on s'intéresse à la thématique de l'année, qui mérite, peut-être, d'être soulignée. Il me semble que depuis le premier ouvrage souligné par Annie Cot et le dernier, il y a la parole qui intervient de trois manières ou deux et demi, je ne sais pas comment vous dire. En tous cas j'y vois une image différente de la parole.

2 2 3 Parole et démocratie

Dans le premier ouvrage, celui que l'on verra plus dans le détail, il y a la question de prise de parole. Dans le dernier, de façon évidente, il est question de discours, dans *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*. Et puis il faudrait rajouter quelque chose que l'on a vu passer dans les citations que je vous ai lues. Souvenez-vous Albert Hirschman commence presque sa carrière d'économiste en voulant être expert, en Amérique du sud, expert financier. Et bien sûr, il va analyser le rôle de l'expert en économie. Or, l'expert, c'est celui qui a la parole, celui qui tient un discours, donc je pense que cela justifie le fait de les rassembler.

Je disais que la biographie de Hirschman avait de l'importance et il mettait en avant qu'il aimait jouer avec les mots, inventer de nouvelles expressions. Je voudrais revenir un peu dans ce coin là sur le dernier ouvrage de *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*, je n'en ai presque rien dit parce que je savais que j'allais en reparler juste après. Qu'est-ce qu'il intègre finalement dans son corpus, quand il travaille sur ces deux siècles de rhétorique réactionnaire ? Vous allez vous rendre compte qu'on va être renvoyé sur le cours de la semaine dernière. En effet il intègre les droits civiques, et l'égalité au XVIII^{ème} siècle, les droits politiques, les principes du suffrage universel au XIX^{ème}. Les droits économiques et sociaux, le principe de protection sociale du XX^{ème}. Vous voyez effectivement, c'est ce corpus là qu'il va essayer d'interroger.

Alors, quand même, pour ceux qui n'ont pas envie de lire ces ouvrages, je peux en dire un petit peu plus, puisque j'ai décidé d'évoquer le cas Hirschman que j'ai présenté comme un personnage de roman et ensuite je vous en dis un peu plus sur les ouvrages pour vous inciter à les lire. En fait quand il fait ses analyses de *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*, il met trois aspects rhétoriques en avant. L'effet pervers, la futilité, l'humanité, la mise en péril des avis antérieurs. Je vais les détailler ; lui, dans ces trois figures rhétoriques, il va systématiquement les opposer à la conservation des droits. D'abord l'effet pervers, pour lui, je cite : « *toute action qui vise directement à améliorer un aspect quelconque de l'ordre politique, social ou économique, ne sert qu'à aggraver la situation que l'on cherche à corriger* ». Voilà le premier aspect rhétorique que souligne Hirschman. A qui l'attribut-il notamment ? A Joseph Demaistre, d'autres encore, Spencer, Lebon par exemple. Donc voilà un premier argument rhétorique, on l'a compris, quand on veut améliorer finalement quelque chose, au bout du compte on ne l'améliore pas, ça ne sert qu'à aggraver la chose, donc il ne faut pas le faire.

Deuxième chose, la futilité, je cite encore : « *selon laquelle toute tentative de transformation de l'ordre social est vaine* ». Là on est sur l'idée d'absence de mouvement. Là, il ne serait pas mal de citer des économistes italiens, pour les économistes en tous cas, il y en a un particulièrement à citer c'est Vilfredo Pareto. Ce que j'avais déjà essayé de vous dire, c'est que justement, comme il a cette capacité à lire très facilement les textes, cela lui permet d'aller chercher justement dans un corpus très large. Cette futilité, en fait, pour lui, c'est particulièrement ce qui est mobilisé contre le principe du suffrage universel.

Dernier argument rhétorique, la mise en péril, selon laquelle, je cite encore : « *le coût de la réforme envisagée est trop élevé, dans le sens qu'elle risque de porter atteinte à de précieux avantages ou droits précédemment acquis* ». A titre d'exemple de gens qui ont pu tenir ce genre de propos, ce sont deux noms que vous devez connaître, je ne vous les donne pas tous, là je suis sûre que vous le connaissez, le Français Benjamin Constant, et puis l'économiste Hayek, qui a été son professeur.

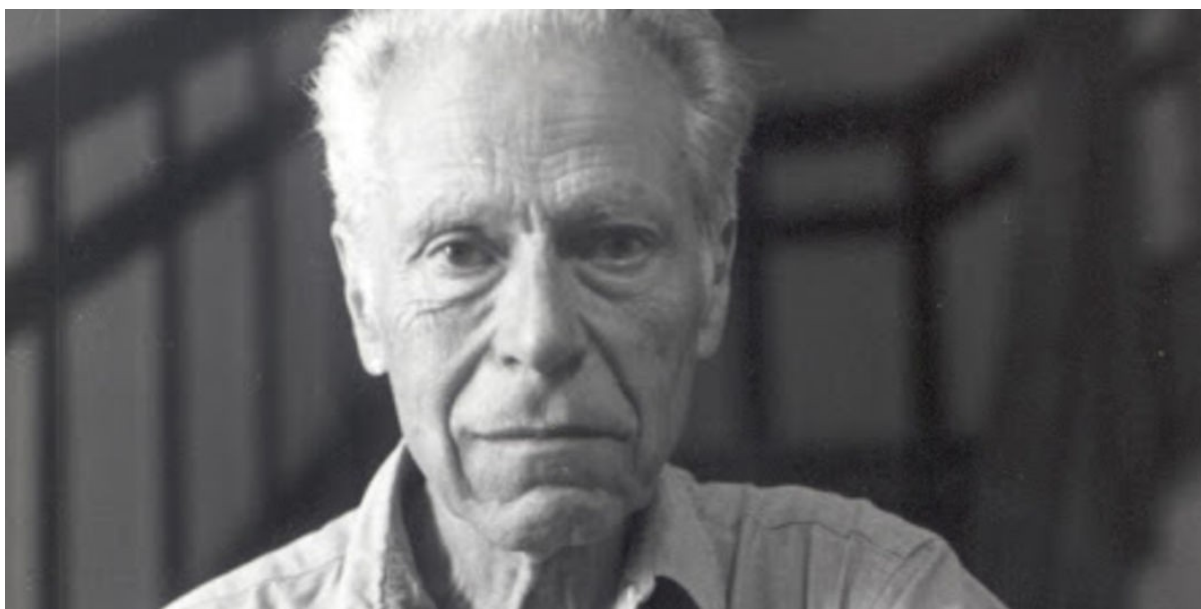
Avec des ouvrages pareils, des objets pareils, une façon aussi frontale de critiquer les orthodoxes, il est quand même très diversement apprécié. Annie Cot dit : « *cet appétit à débusquer les artifices rhétoriques les plus solidement établis ont sans doute coûté à l'œuvre d'Hirschman le prix de la banque de Suède à la mémoire d'Alfred Nobel, pour lequel il a plusieurs fois été proposé* ». Je rappelle là, qu'il n'existe pas un prix Nobel d'économie, ce prix décerné par la banque de Suède a été rattaché comme cela, parce que ça fait un formidable coup de pub pour l'économie.

2 3 Exit, voice et loyalty

2 3 1 Présentation rapide de l'analyse

J'arrive à ma troisième partie, je vous avais dit que je voulais revenir sur *Exit, Voice and Loyalty*. Première chose, je vais commencer par la traduction au moins j'aurais fait cela, ensuite je vais vous montrer les données d'application et c'est là que je vais solliciter un peu Laïla, parce que j'ai un texte assez long. Jusque-là je vous avais projeté les textes, ça ne sera plus le cas parce qu'ils sont trop longs pour que je puisse le faire. Enfin on va essayer de voir un peu l'analyse de prolongement parce que la présentation rapide demande d'être un peu approfondie.

Là je vais vous mettre un portrait d'Hirschman plus âgé.



Oui vous l'avez compris, tout le travail d'Hirschman vise à mettre en cause la rationalité standard, celle de *l'homo-economicus*. En fait il va essayer, lui, de comprendre la question des comportements ; je rappelle que la rationalité standard de *l'homo-economicus*, c'est un calcul et qu'on cherche toujours à limiter ses coûts et optimiser son avantage.

Je l'ai dit, donc première possibilité "Exit", on peut traduire de diverses manières, que je vous donne, car selon les cas de figures, certaines se comprennent mieux. Cela peut être : défection, fuite, désertion, recul. On peut avoir des choses assez différentes. "Voice", prise de parole, cela peut être : expression, protestation, combat politique. "Loyalty", alors là, c'est plus compliqué à traduire. On trouve des traductions comme loyauté, qui n'est pas très satisfaisant, quelque fois loyalisme, ce n'est pas très satisfaisant non plus, parce que chaque fois se sont des termes qui sont connotés. Fidélité, mais j'ai trouvé comme traduction facilité. On va voir comment décortiquer la chose. Je vais commencer justement par cette "Loyalty". L'idée est que les individus demeurent fidèles à une entreprise, à une institution, malgré l'insatisfaction ou le mécontentement éprouvé. Et Erik Neveu, un sociologue, résume les choses de cette façon : « *Les sentiments de fidélité, de devoir à l'égard de l'institution ou du mouvement, l'acceptation résignée de ses défauts, sont assez puissants pour faire passer par-dessus les mécontentements qu'ils suscitent* ». Je vous ai situé Neveu parce qu'ici, on voit bien, que, selon les cas de figures, l'acceptation résignée, la facilité, c'est quand même assez proche. Voilà donc "Loyalty".

Pour Hirschman, aucun changement social ne peut survenir dans ce cas de figure, évidemment s'il y a des dysfonctionnements, la question ne se pose pas. Mais pour Hirschman dans ce cas de figure là, il ne peut pas y avoir de changement social, du moins si elle est inconditionnelle.

"Exit", effectivement, comment on pourrait le dire? Je cite : « *l'abandon de la relation par laquelle on intervient en tant qu'acheteur d'une marchandise ou en tant que membre d'une organisation, que ce soit une entreprise, une famille, un parti politique ou un état* ». Je vais dresser un tableau des situations qui sont concernées, on va y venir, il peut s'agir d'un changement de marchandise à un moment donné, d'une entreprise, d'une association, l'important pour Hirschman, je vais y revenir dans la dernière partie ; la concurrence facilite la défection.

Dernier point sur lequel je vais être un peu plus longue, c'est justement "Voice". Je cite encore Hirschman : « *toute tentative visant à modifier un état de fait jugé insatisfaisant, que ce soit en adressant des pétitions individuelles ou collectives à la direction en place, en faisant appel à l'instance supérieure ayant barre sur la direction, ou en ayant recours à différents types d'action, ayant pour but de mobiliser l'opinion publique* ». Toujours la même personne qui a laissé une formule un peu rapide mais que je trouve assez juste : « *je dis haut et fort ce que je pense pour qu'on soit juge* ».

Donc si on reprend sa façon de dire,

- première chose, je reste fidèle en rouspétant,
- deuxième chose je change de crèmerie,
- troisième chose, je dis tout haut et fort ce que je pense pour que cela change.

Alors ce que souligne Hirschman, c'est que contrairement aux deux autres comportements, la "Voice", s'oppose à l'engagement minimal des participants. Pourquoi ? Parce que la prise de parole suppose un certain coût, quand on dit coût, ce n'est pas forcément en argent. Cela peut être du temps passé, de l'énerverment, cela peut être un tas de choses évidemment. Hirschman soulignait que la capacité à se mobiliser finalement, à donner de la voix, au bout du compte sera, généralement, plus importante chez des individus disposant de ressources élevées. Encore une fois, les ressources on peut les entendre de manières différentes, cela peut être plus de temps pour le faire, ou alors plus de moyens pour le faire, engager un avocat etc... D'ailleurs il donne cet exemple en disant que l'on peut penser qu'a priori un avocat sera plus à même de prendre la parole.

Néanmoins, il ne s'agit pas de les isoler, ces comportements ne sont intéressants que dans la mesure où il y a combinaison des trois, c'est ce que l'on verra un peu plus loin. Mais je voudrais d'abord revenir sur les domaines d'application. Je voudrais ici revenir sur l'aspect biographique. En effet il y a finalement des situations extrêmement diverses où Hirschman propose de réfléchir de la sorte. Il peut s'agir, par exemple, de situations géopolitiques (la conquête de l'Ouest etc...), il souligne d'ailleurs que cette façon de voir les choses en économie, cela renvoie finalement à sa propre expérience des années trente. Je cite Hirschman : « *C'était la première fois que je faisais l'expérience d'un conflit entre "Exit et Voice" où il m'a fallu choisir entre la défection ou l'expression de la dissension, de la critique de notre pays* ». Donc vous voyez que l'aspect biographique est important et la situation géopolitique ça peut être ça, mais cela peut être aussi des situations dans des organisations, un parti politique, un groupe, un syndicat, une association, une firme, la famille, une tribune, cela peut être très, très large. Et puis aussi des situations économiques. Alors par exemple qu'est-ce que l'on fait si on a un bien qui ne nous convient pas, donc voyez des situations extrêmement diverses et aussi pour le traitement de questions variées. Je vous donne un peu ce que l'on va avoir après, par exemple le choix entre une école publique ou privée, par exemple la coexistence dans l'entreprise en concurrence et en monopole, par exemple le nombre de partis politiques dans un régime démocratique. Vous voyez ce sont des domaines extrêmement différents.

2 3 2 Domaine d'application

C'est là que je vais laisser la parole à Laïla, Hirschman laisse dans son livre tout un passage sur la préférence États-unienne (des États-Unis) pour la défection.

Laïla : « Cette tendance à opter en faveur de la solution nette que constitue la défection de préférence à la prise de parole et les difficultés qu'elle implique, c'est maintenue tout au long de l'histoire Américaine en raison de l'avancée progressive de la frontière, phénomène dans lequel Frédéric Jackson Turner voyait un des moyens d'échapper aux fautes du passé, chacun avait la possibilité de répéter à son arrivée aux États-Unis, l'expérience qu'il avait vécue en quittant l'Europe. Même si pour de larges groupes de populations résidents dans l'est des États-Unis, la ruée vers l'Ouest a été davantage un mythe qu'une réalité, le mythe lui-même a joué un grand rôle en donnant à chacun le modèle d'une solution à tous les problèmes. Aujourd'hui même alors que l'ère de la frontière est révolue, l'immensité du pays et la facilité avec laquelle on s'y déplace, font que les Américains ont toujours la possibilité de résoudre leurs problèmes en s'éloignant physiquement de ce qui est en cause, alors que la plupart des autres peuples n'ont souvent d'autres voies que de se résigner au sort qui leur est fait ou de lutter sur place contre la situation particulière dans laquelle ils sont jetés. Le conformisme des Américains, ce trait curieux que tous les observateurs ont noté à la suite de Tocqueville, s'explique également dans cette perspective. Pourquoi se créer des ennuis dans des situations contestées lorsque l'on a, à tout moment, la possibilité de quitter son cadre de vie au cas où il deviendrait trop insatisfaisant. On notera que toutes ces fuites reviennent à de la défection au sens strict du terme. C'est-à-dire d'un acte qui porte sur des biens privés et non sur des biens collectifs. Ceux qui abandonnaient la communauté, ne se préoccupaient guère des conséquences de leur acte. Ils ne songeaient ni à déplorer la situation du régime, ni à en combattre des défauts. C'était des immigrants plutôt que des émigrés et le sort de ceux qu'ils avaient laissés derrière eux devenait vite le cadet de leurs soucis. Dans cette perspective, la tendance de certains jeunes notamment des Hippies à organiser leur vie en marge de la société est tout à fait dans la ligne de la tradition Américaine. Mais une fois encore, le mécontentement suscité par le milieu social ambiant engendre la fuite plutôt que le combat. Les insatisfaits désertent la société et cherchent à créer leur propre monde. Si ces groupes apparaissent comme anti Américains c'est sans doute moins en raison de leur retrait de la société que de leur volonté de se manifester comme différents, attitude qui est ressentie comme une menace dans la société étatique qu'ils rejettent. En rendant leur défection spectaculaire, en prônant bizarrement la déviance et le défi, ils sont en fait plus proches de la prise de parole que ne l'ont jamais été les colons dont ils sont les descendants. »

Merci beaucoup Laïla.pour cette lecture.

Vous voyez c'était un texte un peu long, donc je me suis faite aider. Cela me semblait intéressant de vous faire entendre cet extrait parce que cela montre le champ d'application. Surtout finalement, tout à la fin, lorsqu'il est question de Hippies, en fait cette idée de faire défection et de le faire savoir bruyamment et éventuellement le faire savoir pas provocations etc... C'est déjà pour Hirschman une forme de prise de parole et selon Hirschman, c'est cela finalement qui pose le plus de problèmes parce que justement la défection aux États-Unis, c'est courant. Donc voilà pour un peu situer les choses.

Je voudrais maintenant un peu rentrer dans l'analyse, essayer de vous montrer comment les choses s'articulent entre ces trois modalités. Je cite encore Hirschman pour montrer pourquoi il accorde autant d'importance finalement à la prise de parole. Que dit-il ? « *C'est justement parce que le résultat souhaité de la prise de parole collective est un bien public, on peut mieux dire un des seuils du bonheur public qu'elle constitue une alternative à l'action égocentrique et utilitaire* » (c'est sa façon de voir *l'homo-economicus*). Donc c'est l'opposition à cette façon de voir les choses de manière très étroite entre le courant dominant en économie et lui. Et justement une mise en cause aussi de cette société qui est construite sur l'intérêt individuel.

2 3 3 Analyses & prolongements, conditions pour la Voice. Une analyse perfectible et ouverte

Pour Hirschman, la voix c'est essentiel au bien public, au bonheur public, parce que c'est un moyen pour que les institutions publiques, ou privées d'ailleurs, prennent en compte les idées des acteurs. Autrement dit il doit être souhaitable de faciliter la prise de parole, tant dans le domaine économique que politique. C'est quelque chose qui paraît souhaitable pour que les choses évoluent. Précisément Hirschman va mettre l'accent sur le fait que pour que "La Voice" puisse advenir, il faut qu'il y ait des articulations avec les deux autres modalités. La première chose que l'on peut se dire c'est que les voix, il faut qu'elles soient entendues. Moi j'ai plus de controverse sur autre chose qui est : dans quel cas finalement peut-elle émerger ou non ? Je l'ai déjà dit, pour Hirschman, la concurrence, et c'est aussi la raison pour laquelle j'ai demandé à Laïla de lire ce texte sur la société États-unienne, la concurrence restreint la probabilité d'un conflit. Tout simplement parce que s'il y a concurrence, c'est plus facile de faire défection puisqu'il y a d'autres possibilités.

Il donne des exemples que je vais vous soumettre : il note que dans une ville, il peut exister un seul cinéma ou une seule piscine, la probabilité que les mécontents s'expriment, pour Hirschman, est plus forte s'il n'y a qu'une seule piscine que s'il y en a plusieurs. S'il y en a plusieurs, les gens mécontents vont tout simplement dans une autre piscine et cela ne fera pas changer la piscine où il y a des soucis. Cette façon d'analyser conduit Hirschman à défendre les monopoles publics, école, train etc.... Pourquoi ? Parce que si ce sont des monopoles, les usagers vont essayer de faire améliorer les choses, donc ils vont se mobiliser. Autre chose, pour Hirschman, ces monopoles publics sont plus dynamisants, finalement, que la concurrence, parce que la protestation est plus facile dans ce cas-là, que lorsque l'on a des possibilités qui sont complètement atomisées.

Je n'ai pas besoin de le souligner, là aussi, c'est une remise en cause de l'une des vertus habituellement attribuées à la concurrence dans le courant dominant. C'est une première chose et il y a une deuxième chose, c'est que vous vous rendez compte que Hirschman, finalement, valorise le conflit et que pour lui le conflit a des vertus. Ce qui n'est pas très tendance non plus. Et il veut mettre en avant le fait que selon qu'il existe concurrence ou non, la dotation en ressource, j'en ai déjà parlé, ne va pas forcément être utilisée de la même façon. Pour le dire autrement, selon s'il y a concurrence ou non, ces ressources peuvent être utilisées pour faire défection ou pour la prise de parole.

Il donne un exemple qui est l'insatisfaction concernant l'école publique. Il met en avant le fait qu'une famille qui dispose de ressources importantes, aura davantage tendance à faire défection en ayant recours à un système d'enseignement privé plus coûteux, voire très coûteux. Quand je dis coûteux, ce n'est pas seulement financier, ça peut être l'éloignement, il y a un tas de choses qui peuvent jouer. A l'inverse pour les familles qui ont des ressources moindres, qui n'ont pas ces choix-là, elles vont peut-être se mobiliser. Donc là, le fait de ne pas avoir la possibilité de faire défection va jouer dans le sens de pousser à la parole des gens qui ne la prendraient peut être pas.

Je crois l'avoir déjà dit, je le répète, Hirschman insiste beaucoup sur la complémentarité de ces trois modalités. Par exemple il met en avant le fait que la menace de défection peut être très importante justement pour un groupe d'usagers ou de clients, n'importe, pour pouvoir constituer une prise de parole. Autrement dit pour essayer de corriger des dysfonctionnements. Évidemment un des gros freins au changement, autour du texte lu par Laïla, va être la défection systématique. Si chaque fois qu'il y a un problème, hop, les gens partent très vite sans analyser et dire ce qui ne va pas, il n'y a aucune chance qu'il y ait des choses qui évoluent.

Par ailleurs, dernière petite chose, jusqu'ici je n'ai pas parlé de la fidélité. Pourtant dans certains cas de figures, la défection est absolument impossible. Parce que, simplement il n'y a pas d'autres choix possibles parce que le groupe est tellement fort que la défection serait vraiment trop coûteuse. Hirschman cite, par exemple, le cas de gens qui appartiennent à l'église, ou à un ordre social extrêmement structuré et, dans ce cas-là, ce n'est pas qu'il n'y a pas d'autres possibilités, mais c'est que pour les gens qui font partie de ce groupe c'est une défection tellement coûteuse qu'ils ne peuvent pas l'envisager.

Hirschman dit que dans ce cas-là, le fait d'être dans une fidélité quasiment obligatoire incite les gens à essayer de changer les choses de l'intérieur. Un petit mot encore sur cette fidélité, donc c'est une forme particulière d'attachement. Comment l'articuler, bien sûr la fidélité c'est aussi rester, rester fidèle à une entreprise, une association, un pays, des choses comme cela. Donc cette forme d'attachement de fidélité va, bien sûr, aussi inciter à la prise de parole, toutefois, on sera toujours entre deux choses, cette fidélité et de vouloir prendre la parole et d'une certaine façon la menace d'une défection dont j'ai parlé tout à l'heure.

Qu'est-ce que l'on peut dire, finalement, de cette analyse ? Il me semble que c'est une analyse qui est générale, simple, avec des concepts accessibles, en même temps elle n'est pas simpliste. Pour autant ce n'est pas un modèle total, elle a son côté collectif, contestataire, il y a certainement des choses qui mériteraient d'être revues. On peut citer parmi elles, par exemple, le fait que Hirschman n'aborde pas les vecteurs de transmission des éléments déclencheurs. On peut mettre en avant qu'il ne s'intéresse pas à la manière dont la contestation est représentée, c'est une chose qui est importante. Il ne s'intéresse pas aux rôles joués par l'idéologie et les croyances, même si cela apparaît par moment.

Comme je vous l'ai dit, il a essayé de perfectionner, chercher des pistes etc... je ne veux certainement pas lui faire le reproche de ne pas avoir essayé d'aller dans ce sens-là. Et son espoir, assez modeste quand même, il espère qu'un jour les considérations morales n'auront plus besoin d'être introduites, encartées subrepticement, voilà un peu ce qu'il souhaiterait.

Petite remarque que je voudrais quand même faire, c'est que l'on reproche souvent aux économistes orthodoxes, à mon avis à très juste titre, de vouloir quasiment s'appropriier tous les autres domaines, en gros *l'homo-economicus* pourrait s'appliquer à toutes les situations. Finalement on pourrait se dire : Hirschman d'une certaine façon fait la même chose, sauf que pour Hirschman les comportements économiques ce n'est qu'une sous partie d'un grand nombre d'autres comportements, ce n'est donc pas du tout la même idée. En plus Hirschman ne prétend pas, avec le concept qu'il met en avant, tout expliquer, loin de là.

Je pense qu'il y a l'œuvre tout à fait intéressante qui reste, si j'ai quelques minutes, je finirai par une citation d'Hirschman et puis une de Polanyi, parce que je ne peux pas faire autrement. Je conclus sur cette œuvre qui est donc une forme de liberté de penser hors des cadres, on peut le dire comme ça.

Je cite Hirschman : *« Il est largement admis que tout système économique a besoin d'un agrément connu sous les noms de moralité, civisme, confiance, adhésion aux normes éthiques élémentaires etc... pour fonctionner. La difficulté majeure du système capitaliste réside en son idéologie même, celle-ci prétend que la poursuite de l'intérêt individuel suffit à assurer le fonctionnement social et par là elle le sacre, puisqu'en réalité le système est fondé sur le civisme et le respect d'une certaine norme morale dans une mesure bien plus importante que ne le concède son idéologie ».*

Je termine par Polanyi (Tiré de : *La mentalité de marché est obsolète*, 1947). : « Ce qui apparaît à notre génération, comme le problème du capitalisme, est en fait le problème beaucoup plus large de la civilisation industrielle. C'est ce que le partisan du libéralisme économique refuse de voir. En défendant le système capitaliste en tant que système économique, il ne tient aucun compte du défi de l'ère de la machine, alors qu'actuellement les dangers qui font trembler les plus téméraires dépassent l'économie. Parmi ceux qui, aux États-Unis, sont conscients de l'ampleur du problème deux tendances sont identifiables. Certains font confiance aux élites et à l'aristocratie, au managérialisme et aux grandes firmes. Ils sont convaincus que toute la société devrait s'adapter de façon étroite au système économique en place qu'ils désirent maintenir en l'état. C'est l'idéal du *Brave New World* (dans "le meilleur des mondes") dans lequel l'individu est conditionné pour soutenir un ordre établi pour lui, par ceux qui sont plus sages que lui. En revanche d'autres croient que dans le cas d'une société réellement démocratique, on peut résoudre le problème de l'industrie dans une intervention planifiée des acteurs et consommateurs eux-mêmes. Une telle action réfléchie et responsable, constitue en effet l'une des incarnations possibles de la liberté dans une société complexe. Mais on ne peut réussir une telle entreprise que si elle s'inscrit dans une vision globale de l'homme et de la société, bien différente de celle que nous a légué l'économie de marché ».